

Vidéo

Patrick Schupp

Number 138, January 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50542ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

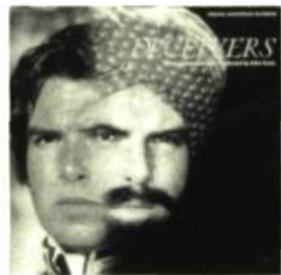
Cite this review

Schupp, P. (1989). Review of [Vidéo]. *Séquences*, (138), 5–7.

chaque note de Parker lui-même, souvent enregistrée dans des conditions primitives il y a près de quarante ans. C'est là le domaine des audiophiles, et non des mélomanes. Il suffit de dire que le résultat, Parker accompagné par des musiciens d'aujourd'hui, est captivant d'authenticité. Et cela tient, bien sûr, à l'incroyable musicalité de celui qu'on dit avoir été le plus grand de tous les saxophonistes de jazz. Même si parfois la distanciation est manifeste entre les deux sources d'enregistrement, l'ancienne et la moderne, la musique gomme le tout et elle s'épanche avec une aisance et une ferveur peu communes. En fait, le très respectueux Clint Eastwood ne pouvait confier à personne d'autre que Charlie « Bird » Parker le soin d'interpréter sa propre musique. Car, comme le dit si bien sur la pochette du disque le grand historien du jazz Leonard Feather, « seul Bird pouvait jouer Bird ».

Un grand méconnu

Le compositeur John Scott oeuvre au cinéma depuis plus d'une vingtaine d'années. Malgré le très haut degré de qualité de sa musique, caractérisée par des thèmes amples et chantants, il n'a jamais pu associer son nom à des films importants ou marquants, tant



sur le plan qualitatif que commercial pour vraiment devenir une vedette. Il reste malgré lui cantonné dans les sujets d'aventures et fantastiques, où il excelle il est vrai. C'est dommage car voilà certes un

musicien qui mérite un véhicule digne de son talent. John Scott n'a pas eu la chance d'un John Williams ou d'un Jerry Goldsmith dont il est l'égal à bien des égards selon moi. Ainsi, sans vouloir faire un mauvais jeu de mots, **The Deceivers** de Nicholas Meyer est un film bien décevant. Or, John Scott y brille avec une autre de ses splendides partitions, d'inspiration très impressionniste par endroits, martiale et lyrique à la fois, dont on a fort heureusement conservé plus de cinquante minutes sur un captivant disque RCA Victor. Cela mérite je crois plus d'un détour.

Un début de maturité

Je ne suis pas souvent impressionné par les partitions



synthétiques. Pourtant, celle de Hans Zimmer pour le film de Chris Menges **A World Apart** est un apport non seulement éloquent pour le film, mais demeure une passionnante expérience auditive. Une rythmique soutenue est sous-jacente à l'utilisation de chants de lutte d'Afrique du Sud, dont les nobles thèmes s'harmonisent très bien à une émouvante citation de Traümerei de Robert Schuman, ou une subtile inversion du Dies Irae. Voix humaines et instruments traditionnels africains s'entremêlent aux voix synthétiques dans un effet assez réussi que rehausse une prise de son remarquable. Dans les mains de musiciens inspirés, le synthétiseur est en passe de trouver ses lettres de noblesse. C'est à découvrir sur un disque Milan.

Éloge de la grimace

Poursuivant dans le sens d'un souhait que j'émettais lors de la sortie du premier disque de cette série consacrée à Romy Schneider, voici que Milan publie une anthologie dédiée cette fois aux musiques des films de Louis de Funès. Cela nous vaut un disque



très plaisant, où il ne faut pas s'attendre, bien sûr, à de grands chefs-d'œuvre, malgré l'idée de base derrière bon nombre des titres des films. Il a cependant le mérite, pour les collectionneurs, de remettre sur le marché des enregistrements qui étaient parus sur des 45 tours aussi obscurs qu'éphémères. On aura quand même la surprise d'y trouver le nom de Georges Auric qui composa la musique de **La Grande Vadrouille** de Gérard Oury. Georges Delerue et François de Roubaix sont représentés avec respectivement **Le Corniaud** d'Oury et **L'Homme orchestre** de Serge Korber. Quant à la musique de **La Folie des grandeurs** de Gérard Oury encore, elle est signée Michel Polnareff, un musicien formé au Conservatoire de Paris qui, comme chanteur, eut autrefois son heure de gloire. J'ignore cependant qui est Jean Marion dont la musique du film **Le Grand Restaurant** de Jacques Besnard n'est pas sans rappeler les maniérismes d'un Vladimir Cosma. Tout cela constitue un ensemble fort joyeux, d'un intérêt peut-être documentaire, mais parfait témoignage d'un certain cinéma commercial français à succès et de la nature comique et débridée de de Funès.

François Vallerand

AKIRA KUROSAWA OU LE RÊVE RÉALISTE

Akira Kurosawa est probablement le metteur en scène japonais le plus célèbre en Occident. Avec son Lion d'Or à Venise en 1951 pour **Rashomon**, il



ouvre les portes du marché européen aux films japonais qui, jusque-là, étaient fort peu connus. Et de **Rashomon** jusqu'à **Ran**, en 1984, nous avons désormais la possibilité, grâce à la vidéo, de découvrir ou redécouvrir l'œuvre de l'un des plus importants cinéastes contemporains.

Son influence sur le cinéma américain occidental et américain en particulier, est immense et véritable. Nombre de ses films ont été refaits, ou ont inspiré des versions occidentales: **Les Sept Samourai** deviennent **The Magnificent Seven** (John Sturges, 1960), mais l'action se passe dans un cadre western au Mexique; Martin Ritt refait **Rashomon** avec Paul Newman et Claire Bloom dans **The Outrage** (1964); **Yojimbo** inspire directement Sergio Leone qui réalise **A Fistful of Dollars** (1964) avec Clint Eastwood, un fois encore dans le cadre du western; enfin Francis Ford Coppola met en scène **One from The Heart** (1982), médiocrement inspiré du film de Kurosawa **Un merveilleux dimanche** réalisé en 1947. C'est d'ailleurs avec l'aide personnelle et financière de Coppola que Kurosawa — après une longue période d'inaction, de marasme financier même, ponctué d'une tentative de suicide —, va retourner au cinéma avec **Kagemusha**, en

1980. **Ran**, en 1984, ne fera que confirmer l'immense talent de Kurosawa et lui assurer une place de choix, non seulement dans le cinéma japonais, mais dans le 7e art en général, de pair avec les plus grands: Griffith, Renoir, Hitchcock, Bergman, Wyler, Fellini...

Akira Kurosawa est né à Tokyo le 23 mars 1910. Il fait ses études secondaires, puis entre aux Beaux-Arts, section peinture. Mais, en 1936, il abandonne le pinceau pour la caméra; c'est de cette époque que date ce sens exceptionnel de la composition picturale, sans aucun doute. À la compagnie Toho nouvellement formée, il devient l'assistant de celui qui sera à la fois son mentor et son maître à penser: Kajiro Yamamoto. Ce dernier lui fait découvrir la culture occidentale, notamment Dostoïevski, Shakespeare, Molière, Tolstoï, Mozart et Bach, l'architecture romane et les peintres impressionnistes. Tout cela aura une influence déterminante sur le jeune Japonais avide de savoir, et se répercutera tout au long de son œuvre. Après avoir assisté à la réalisation de **Uma** (le cheval) avec Yamamoto, il met en scène son premier film, **Sanshiro Sugata** (La Légende du Judo), en 1943. Réussite et enthousiasme qui l'incitent à réaliser des œuvres de plus en plus affirmées, intelligentes, personnelles, tout en approfondissant les structures de sa pensée et les exigences de la technique cinématographique. Très vite, il sait ce qu'il veut, et tire son inspiration de deux grands axes de réflexion, qui, parfois d'ailleurs, s'interpénètrent: un premier cycle qui prend ses racines dans le Japon médiéval, donc avec des sujets à caractère historique, qui se traduisent à l'écran à partir des structures théâtrales du No et du Kabuki, auxquels appartiennent **Rashomon** (1950), **Les Sept Samourai** (1954), **Trône de sang** (1957), qui est directement inspiré par le **Macbeth** de Shakespeare; **La Forteresse invisible** (1958), le film préféré de Kurosawa qui est aussi, d'après George Lucas, l'inspiration directe pour son **Star Wars**; **Yojimbo** (1961) auquel il donnera une suite, **Sanjuro**, l'année

suivante; enfin **Kagemusha** (1980) et **Ran** (1984), une adaptation du **King Lear** de Shakespeare encore, probablement ses deux plus beaux films.

Le second cycle est nettement plus contemporain. Non pas moins intéressant, mais c'est autre chose: Kurosawa, dans un cadre souvent de style documentaire, explore la misère humaine, la maladie, les préjugés sociaux et même certains tabous: à côté de la crise du logement, par exemple, il fera de longs et dramatiques commentaires sur la drogue, le viol, le rapt, le cancer ou la syphilis. Parallèlement, ces constats sociaux parfois virulents sont à leur tour sous-tendus par des influences littéraires et culturelles occidentales évidentes: **Les Bas-Fonds** (1957), c'est la pièce que Gorki à peine remaniée; **L'Idiot** (1951) est une adaptation d'un roman de Dostoïevski. Par contre, dans **Ikiru** (1952), admirable



méditation sur le sens de la vie et de la mort, Kurosawa emmène un fonctionnaire japonais atteint de cancer terminal (il l'apprend au début du film) à se poser certaines questions fondamentales.

À quelque cycle qu'elle appartienne — malgré des interpénétrations fréquentes —, son inspiration est constamment soutenue et valorisée par un sens esthétique exceptionnel, une maîtrise constante de la caméra, de la photographie et de la mise en scène. Il pourra aussi bien utiliser un réalisme violent (description de batailles sanglantes, plans courts et haletants, gros plans presque atroces) qu'une série de panoramiques à couper le souffle, qui donnent à un **Dersu Uzala**, par exemple au début de **Ran**, un

souffle épique d'une majestueuse et parfois terrifiante beauté.

UNE SÉLECTION DE FILMS SORTIS EN FRANÇAIS

Sous le Soleil de Satan



(Maurice Pialat). Couronné au Festival de Cannes, mais ayant obtenu un médiocre succès en salle, l'adaptation du roman de Georges Bernanos ne fait pas le poids. Gérard Depardieu, dans un rôle pourtant à sa mesure, cabotine avec entrain et, malgré la spectaculaire présence de Sandrine Bonnaire, l'adaptation médiocre — c'est là où le bât blesse — se traîne à ras de terre. Par contre, c'est tout de même à voir, ne serait-ce que par curiosité. Et il y a de bonnes choses.

Les Fous de Bassan (Yves Simoneau). En se reportant au numéro 128 de *Séquences*, page 52, on trouvera les commentaires de Marcel Jean sur ce film. Et j'ajouterai que le visionnement au petit écran redonne un peu de tonus au film qui, c'est vrai, ne marchait pas très fort en salle. Ici, au moins, on peut effectivement apprécier le remarquable travail de montage qui, en effet, sauve le film.

Le Sicilien (Michael Cimino). Une fois encore, après Francesco Rosi, la vie du méchant bandit



Salvatore Giuliano qui, dans les années 40, tenta de faire accéder la Sicile à son indépendance avec le concours de la Mafia, de l'Église et de l'État. **Christophe Lambert** n'est absolument pas à son aise dans des souliers (et des manteaux) trop grands pour lui. Par contre, la version-salle de 115 minutes est ici allongée à 146 minutes, et c'est le montage de Cimino lui-même qui restitue à Barbara Sukowa la totalité de son rôle original. Et Cimino n'est ni Bertolucci (1900), ni Coppola (**Le Parrain**). Le film est trop long et les comédiens semblent peu concernés par ce qui se passe. C'est dommage, parce que c'est très évident, donc gênant.

La Rivière rouge (Richard Michaels). Attention! Ne pas confondre cette version avec celle de Howard Hawks réalisée en 1948. James Arness, un copain de toujours de John Wayne, reprend ici le rôle que ce dernier avait dans la version de Hawks. Mais Bruce Boxleitner et Ray Walston ne soutiennent pas la comparaison avec Montgomery Clift et Walter Brennan dans l'original. Ce qui est intéressant, c'est justement de comparer les deux versions, notamment au niveau du scénario, le premier de Borden Chase, le second de Richard Fiedler, le second adaptant le premier. J'avoue que là j'ai beaucoup appris, et c'était une expérience passionnante.

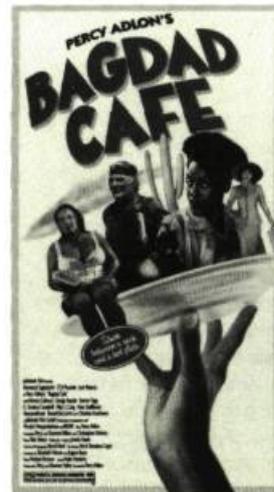
Les Ailes du désir (Wim Wenders). Un enchantement

constant, un des plus merveilleux films de ces dernières années, et une réussite exemplaire en vidéo: on dirait que Wenders a spécialement pensé à ce passage naturel au petit écran (qui est en train de grandir, incidemment: d'ici quelques années, la notion de télévision telle que nous la connaissons aura vécu, et c'est de cinéma chez soi qu'on parlera, bande sonore, format, clarté et tout). Mais si vous n'avez pas beaucoup de films dans votre vidéothèque, en voici un que vous devez absolument avoir car, lui, on peut le voir et le revoir plusieurs fois sans se lasser.

Roxanne (Fred Schepisi). Délicieuse et fort drôle parodie du célèbre **Cyrano de Bergerac** d'Edmond Rostand. Mais, ici, c'est l'héroïne, Roxane, qui est la vedette du titre, bien que, en réalité Steve Martin, irrésistible et spectaculaire, lui vole la vedette de bout en bout, comme il se doit. Quelques à-côtés très amusants, notamment dans la transposition du personnage de Christian de Neuville (l'objet des affections de Roxane). Et, pour une fois, la traduction ne trahit pas l'original. C'est assez rare pour qu'on le souligne.

UNE SÉLECTION DE FILMS SORTIS EN ANGLAIS

Bagdad Café (Percy Adlon). On sait l'extraordinaire succès que ce film a eu, autant en Europe qu'ici. Nul doute que les amateurs sans



condition du film (dont je suis) auront l'extraordinaire plaisir de retrouver ces images merveilleuses et fantastiques, cette histoire rocambolique et pourtant d'une tendresse extraordinaire, et surtout cette interprétation hors pair de Marianne Sägebrecht, plus vraie que nature, de CCH Pounder (quel nom!) et surtout de Jack Palance qui joue totalement à contre-emploi, et avec quelle délectation! De plus, le passage au petit écran ne détruit pas l'impact du film, au contraire: rarement situation et cinématographie ont été mieux adaptées à la vidéo. Le plaisir est aussi grand qu'en salle, sinon plus.

White Christmas (Michael Curtiz). En visionnant cette



vidéocassette (la première fois que je revois le film depuis au moins vingt ans), je me suis rendu compte à quel point le style avait vieilli, mais non pas l'ambiance. Bien sûr, cela tire sur la corde sentimentale, c'est joué avec un excès réjouissant, c'est « quêtaine », comme on dit ici, mais ça marche. Le transfert vidéo est impeccable, transparent et précis, et les chansons demeurent de grands classiques.

The Dead (John Huston). Film pratiquement posthume de John Huston, c'est à la fois un legs, un testament, et aussi le tribut d'un remarquable metteur en scène à l'un des plus grands auteurs de langue anglaise de l'époque: James Joyce (Huston a tiré le scénario de **The Dead** du recueil de nouvelles « The Dubliners » de Joyce). Ce film admirable fait la part des choses entre le temps, le lieu et l'époque. Et, en prime, c'est à la fois une

manifestation de tendresse et de piété filiale; Tony, fils de John, a rédigé le scénario, Anjelica, sa fille, prend le rôle principal, et Daddy dirige le tout, et avec quel talent! Voilà une autre exigence de votre vidéothèque. Suppliez, empruntez ou emportez, mais cette cassette doit rester chez vous: c'est beau comme un quatuor de Schubert, comme une pièce de Racine, comme un tableau de Monet. C'est un chef-d'œuvre absolu, celui devant lequel il n'y a rien à dire. Et tout le reste est silence.

The Moderns (Alan Rudolph). Même si la distribution est spectaculaire — y compris l'égérie de Rudolph, Geneviève Bujold —, j'ai rarement été aussi déçu: les so-disant « reconstitutions » d'Hemingway et de Gertrude Stein, dans le Paris de 1926 pèchent par plus d'un côté. L'ambiance est là, les commentaires sarcastiques aussi (on a l'impression que le scénario a été révisé par Noel Coward!) mais la « substantifique moëlle » n'y est absolument pas. Toute la différence se situe entre les aimables créations de Tiffany's et l'art absolument exceptionnel d'Erté, si vous voulez une comparaison. La vie d'artiste dans le Paris de Montparnasse



n'avait certainement pas ce look « glamour », aussi beau (trop!) qu'énervant. Essayons de considérer cela comme une « period piece », laissons-nous aller, et relaxons: ce n'est peut-être pas profond, mais c'est beau à regarder, et les comédiens — à l'exception peut-être de Keith Carradine qui est à la fois mal employé, mal distribué et complètement à côté —, se défendent héroïquement.

Patrick Schupp

La révolution

Pour ne pas être en retard sur les célébrations du bicentenaire de la Révolution française l'an prochain, le producteur Alexandre Mnouchkine a mis en branle une superproduction comptant deux longs métrages de près de trois heures chacun. Le premier, intitulé *Pour que vive la liberté*, a été confié à Robert Enrico; on y couvre les



débuts de l'événement jusqu'à l'emprisonnement de la famille royale. Déjà on a tourné la prise de la Bastille à Tarascon où l'historique château du roi René tient le rôle de la célèbre prison. Le deuxième film, *Les Années terribles*, se tourne sous la houlette du réalisateur anglais John Guillermin (*King Kong*) qui a été éduqué en France. La distribution sera internationale avec des acteurs comme Klaus Maria Brandauer dans le rôle de Danton, alors que celui de Robespierre est de nouveau l'apanage d'un Polonais, Andrzej Seweryn, et que Sam Waterston campe un Lafayette à l'américaine. Parmi les acteurs français engagés, notons François Cluzet en Camille Desmoulins, Jean-François Balmer en Louis XVI, Michel Piccoli en Necker et Sandrine Bonnaire en Charlotte Corday.

L'empereur

La vogue des films historiques se continue avec une coproduction franco-polonaise sous la direction de Jerzy Kawalerowicz (*Mère Jeanne des Anges*, *Pharaon*) sur l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, *L'Otage de l'Europe*. Le rôle de l'empereur vieillissant revient à Roland Blanche, acteur français jusqu'à présent cantonné dans les seconds rôles.

Le philosophe

Marco Ferreri est remonté encore plus loin dans le passé en filmant un scénario datant de l'antiquité, *Le Banquet* de Platon. Le texte original consiste en propos de tables sur le sens de la vie entre le philosophe Socrate et ses disciples. C'est Philippe Léotard qui campe Socrate dans ce film tourné en français.

La province

L'auteur de *Retour de Martin Guerre*, Daniel Vigne, explore un passé plus récent avec *Comédie d'été* dont l'action se situe dans le Bourbonnais, en 1912. Peu de temps avant la Grande Guerre, un jeune homme de bonne famille a une liaison avec une amie de sa mère. Rémi Martin et Marushka Detmers sont les partenaires de cette histoire d'amour alors que Jean-Claude Brialy joue les pères indignés.

Le dilemme

Un autre cinéaste polonais, Jerzy Skolimowski, est à l'oeuvre en



Tchécoslovaquie sur l'adaptation d'un roman de l'écrivain russe Tourgueniev, *Les Eaux du printemps*, pour le compte d'un producteur italien. C'est l'histoire d'un jeune aristocrate russe attiré par deux femmes, l'une pure et l'autre sensuelle. C'est l'acteur américain William Forsyth qui doit choisir entre Valeria Golino et Nastassja Kinski. Timothy Hutton est aussi de la fête.

Les jeux

Le cinéaste israélien Menahem Golan (*Hanna's War*) s'est attaqué à une nouvelle version

cinématographique, la troisième, de *L'Opéra de quat'sous* de Bertold Brecht et Kurt Weill. Le rôle central de Mack the Knife, le truand londonien, est tenu par Raul Julia (*Kiss of the Spider Woman*) qui est entouré par Julia Migenes (*Carmen*) qui n'est plus Johnson, Richard Harris, Julie Walters (*Educating Rita*) et Roger Daltrey (le chanteur vedette du groupe *The Who*). Une nouvelle venue, Rachel Robertson, campe Polly Peachum, la bien-aimée de Mack the Knife. L'histoire se situe à Londres au début du XIXe siècle, mais le tournage se fait en Hongrie.

La lagune

Le réalisateur belge Étienne Périer, qui a fait carrière en France, tourne en Italie une histoire policière située dans un contexte ancien, *Rouge vénitien*. On verra intervenir dans le récit des personnages historiques tels le jeune dramaturge Goldoni et le musicien Vivaldi. C'est Vincent Spano (*Good Morning Babilonia*) qui est Goldoni alors que Vivaldi est campé par l'acteur polonais Wojtek Pszoniak (Robespierre dans le *Danton* de Wajda). Victor Lanoux est aussi de la partie dans le rôle du grand inquisiteur.

Le nordique

C'est une vision plus loufoque de l'Histoire qu'offrira sans doute Terry Jones, ancien membre du groupe Monty Python et réalisateur de *The Life of Brian*, dans *Erik the Viking*. C'est Tim Robbins, le lanceur fou de *Bull Durham*, qui tient le rôle-titre et le film profite de la présence de John Cleese (*A Fish Called Wanda*) et de Mickey Rooney.

Le valet

Après s'être préoccupé de porter Molière à l'écran (*Les Fourberies de Scapin*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *Monsieur de Pourceaugnac*), Roger Coggio se tourne maintenant vers Beaumarchais avec une adaptation du classique *Mariage de Figaro*. Le comédien-réalisateur s'est naturellement réservé le rôle de Figaro et s'est entouré de Fanny

Cottençon (Suzanne), Marie Laforêt (la comtesse), Claude Giraud (le comte), en réservant une place à son fidèle Michel Galabru (don Basile).

L'évêque

Raul Julia (toujours lui) tiendra le rôle-titre dans le film *Romero* qui rappelle le sort de cet évêque salvadorien assassiné au cours d'une messe dans sa cathédrale, il y a quelques années. C'est un réalisateur australien, John Duigan, qui dirigera cette production américaine. Il a retenu l'attention des critiques de New York, il y a quelques mois, avec un film intitulé *The Year My Voice Broke*.

Le champion

Bille August, titulaire de la Palme d'Or de Cannes pour *Pelle le*



conquérant, travaille à deux projets d'importance. Le premier est une adaptation de *La Maison des esprits*, roman d'Isabel Allende, nièce du défunt président du Chili; on y évoque plusieurs décennies de l'histoire d'une famille chilienne. Le second est une évocation des problèmes des brigades internationales qui combattirent en Espagne dans les années 30.

Le château

Auteur de plusieurs courts métrages, Pierre Henri Salfati entreprend son premier film de longue durée avec un récit à saveur historique. Sous le Directoire, il était de bon ton chez certains riches d'avoir son pauvre en résidence. C'est cette mode qui est évoquée dans *Tolérance* avec Ugo Tognazzi dans le rôle du châtelain, Rupert Everett dans celui du vagabond et Anne Brochet.